

Jean-Jacques Gorog

## La fin est-elle nécessairement une satisfaction mensongère \* ?

« Pourquoi dès lors ne pas soumettre cette profession à l'épreuve de cette vérité dont rêve la fonction dite inconscient, avec quoi elle tripote ? Le mirage de la vérité, dont seul le mensonge est à attendre (c'est ce qu'on appelle la résistance en termes polis) n'a d'autre terme que la satisfaction qui marque la fin de l'analyse.

Donner cette satisfaction étant l'urgence à quoi préside l'analyse, interrogeons comment quelqu'un peut se vouer à satisfaire ces cas d'urgence. »

« Le problème de la vérité et du mensonge pose ici, dans un vocabulaire renouvelé, la question de la fonction de l'analyste en tant qu'il doit répondre du mensonge de la vérité. C'est à n'y pas satisfaire (au mensonge de la vérité) qu'il satisfera la quête de l'analysant à trouver la fin de l'analyse. »

Je voudrais, pour me repérer dans un texte aussi difficile, rechercher le contexte de ce qui précède et suit la phrase à commenter. Et donc m'arrêter sur ceci que ce texte est destiné à l'édition anglaise du *Séminaire XI* de 1964, *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*.

Pourquoi écrire ainsi à des Anglo-Saxons ? Lacan imagine-t-il que cette préface leur facilitera la lecture ? D'autant que l'on sait à quel point il tient compte du discours de cet Autre auquel il s'adresse, avec parfois des ratés d'ailleurs, lorsqu'il est persuadé d'être très clair et que la suite montre qu'il n'a pas été entendu comme il croyait devoir l'être. Ensuite, en quoi est-ce une préface à ce séminaire-là ?

\* Les extraits non référencés proviennent de la préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI*, dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 503-507.

En élève studieux, je me suis penché sur ce séminaire pour regarder de plus près comment y était traité ce passage à l'analyste. À ma grande surprise, j'ai découvert que le ton apparemment désinvolte de cette préface cachait une reprise tout à fait rigoureuse de son séminaire, ce que je vais tenter de vous faire partager.

Le terme qui frappe d'abord est l'usage particulier dans ce texte du mot de *satisfaction* chez Lacan. On le trouve notamment traduisant le terme freudien de *Befriedigung*. Je me suis d'ailleurs demandé s'il n'y avait pas là l'incidence d'un mot dans la traduction en anglais ou qui leur était spécialement adressé et qui aurait influé au moins sur le style du développement.

Il y a aussi ce terme d'*urgence*, pour le coup rare dans la bouche de Lacan. Quel besoin de le placer là ? Peut-être est-ce, comme l'évoque Colette Soler, une référence à l'article des *Écrits* « La psychiatrie anglaise et la guerre <sup>1</sup> ».

Le cas de la vérité et du mensonge est bien différent parce que, mis à part un bougé sensible quant à la vérité, qui n'est plus ce qu'il s'agit d'obtenir parce que inatteignable (toujours mi-dite) et qui se laisse progressivement dévorer par le mensonge, ce sont des termes omniprésents tout au long de son enseignement.

Je ne répondrai pas à toutes ces questions et je serai heureux de recevoir par la suite quelques réponses.

Voici comment j'ai compris le passage que nous commentons, à partir de ce qui précède et de ce qui suit.

Lacan fait d'abord référence au début du séminaire avec un développement sur l'inconscient, point tout à fait essentiel en effet, et qui concerne la dimension qui lui est propre de ne pouvoir être saisi. Il joue ici du concept par excellence qu'est l'inconscient, concept, ce qui se saisit justement, *Begriff* en allemand, le concept donc de ce qui ne peut être pris dans la main. Comme cela constitue le premier, et le fondement, des « quatre concepts », qui ensuite a été repris en 1967 notamment dans la « Méprise du sujet supposé savoir <sup>2</sup> », sa place dans ce texte ne fait pas problème. Sans doute il

1. Paru dans *L'Évolution psychiatrique*, 1947, fascicule III, p. 293-312 et dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 101-120.

2. *Ibidem*, p. 329-340.

vaudrait de s'intéresser à la formulation, cette fois nouvelle : on apprend ainsi qu'être trop attentif à l'inconscient le fait s'évanouir, précieuse et rare évocation de ce qui rend nécessaire l'attention flottante du psychanalyste :

« Quand [...] l'espace d'un lapsus, n'a plus aucune portée de sens (ou interprétation), alors seulement on est sûr qu'on est dans l'inconscient. On le sait, soi. Mais il suffit que s'y fasse attention pour qu'on en sorte. Pas d'amitié n'est là qui cet inconscient le supporte. »

Cela vaut pour la vérité du discours de l'inconscient qui devient mensonge dès qu'on croit pouvoir en assurer la prise. Ce sont les lignes qui suivent. Puis vient la « satisfaction », évoquée d'abord discrètement à propos de l'analysant dans la cure, puis celle plus problématique de la fin de cette cure. J'ai cherché à quel propos ce terme apparaissait dans le séminaire. Très clairement, il apparaît lorsqu'il est question de pulsion : un autre des quatre concepts. Le passage qui correspond est celui-ci :

« Parce que si, d'autre part, à l'autre bout de la chaîne, nous nous apercevons que ce dont il s'agit, et ce à quoi ça nous sert, le maniement de cette fonction de la pulsion, c'est toujours la référence à ce que Freud, ici aussi, écrit en toutes lettres, mais avec une paire de guillemets : la "*Befriedigung*", la "satisfaction". C'est là que se pose pour nous la question de savoir ce que ça veut dire, la satisfaction de la pulsion <sup>3</sup>. »

Plus haut, il insistait sur la satisfaction du regard et il décrivait l'envie portée par le regard à l'endroit de l'Autre, envie non pas du sein mais de la satisfaction de cet Autre de ce *a* :

« L'enfant, après tout, dont parle Augustin, qui regarde son petit frère, qui nous dit qu'il a encore besoin d'être à la mamelle ? Et chacun sait que l'envie est communément provoquée par la possession de biens qui [ne] seraient, à celui qui envie, à proprement parler d'aucun usage, dont il ne soupçonne même pas la véritable nature.

Telle est la véritable envie, celle qui fait pâlir l'envieux, devant quoi ? Devant l'image d'une complétude qui se referme et de ceci

3. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 151.

que le a, le a par rapport à quoi il se suspend comme séparé, peut être pour un autre la possession dont il se satisfait, la *Befriedigung* <sup>4</sup>. »

C'est là une reprise déjà bien différente du stade du miroir, topos lacanien évoqué de nouveau dans le séminaire. Plus importante pour notre propos sera sans doute la sublimation, laquelle comporte inhibition quant au but et néanmoins satisfaction :

« Freud nous dit proprement que la *sublimation* aussi donne la satisfaction d'une pulsion alors qu'elle est "*zielgehemmt*", inhibée quant à son but, en d'autres termes, qu'elle ne l'atteint pas. Ça n'en est pas moins la satisfaction de la pulsion, et ceci, sans refoulement.

En d'autres termes, pour l'instant je ne baise pas, je vous parle ! Eh bien ! je peux avoir exactement la même satisfaction que si je baisais ! C'est ce que ça veut dire <sup>5</sup>. »

C'est plus intéressant parce que c'est le cas du symptôme, qui est en somme l'exemple d'une autre satisfaction de la pulsion, celle que le refoulement autorise :

« Et pourtant, nous savons que tout ce qu'ils sont, tout ce qu'ils vivent, leurs *symptômes* mêmes, relèvent de la satisfaction.

*On ne peut pas dire que, quant à la satisfaction, le but ne soit pas atteint.* »

À quoi il oppose l'analyse :

« Disons qu'ils se donnent beaucoup de mal et que, jusqu'à un certain point, c'est justement ce "*trop de mal*" qui est la seule justification de notre intervention.

Si nous nous en mêlons, c'est dans la mesure où nous pensons qu'il y a *des voies courtes*, par exemple. En tout cas, quand nous nous référons à la pulsion, c'est dans la mesure où nous entendons que c'est à ce niveau de la pulsion que *l'état de satisfaction*, à *rectifier sans doute*, auquel nous avons affaire, prend son sens, sa portée et sa stase <sup>6</sup>. »

On le voit, la question de ce qui change dans l'analyse reste du point de vue de la satisfaction quelque peu, si je puis dire, insatisfaisant et pour cause puisque aucun objet ne peut venir satisfaire la pulsion. Ce qui la satisfait c'est son parcours, son circuit, plus précisément même sa remise en circuit. La pulsion fonctionne comme un

4. *Ibid.*, p. 106.

5. *Ibid.*, p. 151.

6. *Ibid.*

circuit qui comporte quatre termes soigneusement repris par Lacan et chacun de ses termes autorise une satisfaction propre à... remettre la pulsion en circuit. Pour le névrosé, l'objet est refoulé et la pulsion se satisfait du symptôme en tant qu'il a le pouvoir de maintenir la pulsion en circuit : sa satisfaction consiste à tourner autour de l'objet.

Mais notons que jusqu'ici, en dehors de la « rectification » évoquée ci-dessus, nous avons peu d'indications de ce que la psychanalyse modifie. La chute viendra à la fin du séminaire, et que l'analysant puisse être satisfait « véritablement » à la fin de la cure pourra s'expliquer du fait que

« c'est au-delà de cette fonction du *a* que la courbe se referme, se referme là où elle n'est jamais dite, concernant l'issue de l'analyse, à savoir, après ce repérage du sujet par rapport au *a*, *cette expérience du fantasme fondamental devient la pulsion*, car au-delà, c'est la pulsion qui est en cause.

Qu'est-ce que devient celui qui a passé par cette expérience concernant ce rapport opaque à l'origine par excellence à la pulsion, *comment peut être vécue par un sujet qui a traversé le fantasme radical, comment, dès lors, est vécue la pulsion ? Ceci est l'au-delà de l'analyse et n'a jamais été abordé. Elle n'est jusqu'à présent abordable qu'au niveau de l'analyste, pour autant qu'il serait exigé de l'analyste d'avoir précisément traversé dans sa totalité le cycle de l'expérience analytique* <sup>7</sup> ».

Cette notation indique clairement le problème que la passe tentera de traiter avec celui qui est supposé devoir mener l'analyse jusqu'au bout, l'analyste. Soit que l'expérience du fantasme, ou sa traversée comme il dit ailleurs, *devient* la pulsion. Remarquons sur ce point que l'idée n'est pas nouvelle puisqu'elle figure sous une autre forme dans le commentaire du graphe, passage de lecture difficile, à propos du sujet névrosé :

« D'où le concept de la pulsion où on le désigne d'un repérage organique, oral, anal, etc. qui *satisfait* – à cette exigence d'être d'autant plus loin du parler que plus il parle. Mais si notre graphe complet nous permet de placer la pulsion comme trésor des signifiants, sa notation comme (§  $\diamond$  D) maintient sa structure en la liant à la diachronie. *Elle est ce qui advient de la demande quand le sujet s'y évanouit*. Que la demande disparaisse aussi, cela va de soi, à ceci près

7. *Ibid.*, p. 245-246.

qu'il *reste la coupure*, car celle-ci reste présente dans ce qui distingue la pulsion de la fonction organique qu'elle habite : à savoir son artifice grammatical, si manifeste dans les réversions de son articulation à la source comme à l'objet (Freud là-dessus est intarissable)<sup>8</sup>. »

« Le névrosé en effet, hystérique, obsessionnel ou plus radicalement phobique, est *celui qui identifie le manque de l'Autre à sa demande*, ÷ à D.

Il en résulte que la demande de l'Autre prend fonction d'objet dans son fantasme, c'est-à-dire que *son fantasme* (nos formules permettent de le savoir immédiatement) *se réduit à la pulsion* (§ ◇ D). C'est pourquoi le catalogue des pulsions a pu être dressé chez le névrosé<sup>9</sup>. »

Mais là où Lacan en faisait la formule générale du névrosé, il en fait cette fois celle du névrosé en fin de cure. On vérifie donc le même renversement souligné une fois de plus, bien que progressif il peut être daté du séminaire en question<sup>10</sup> : il va de la description de la structure comme telle du sujet et de son désir dans le graphe que je viens de citer, vers celle du sujet inscrit dans l'opération analytique avec le report à la fin de cette structure, comme si seule la fin pouvait précipiter la névrose du sujet, faire du sujet un sujet névrosé au sens plein, là où le complexe de castration aurait enfin reçu son sens.

Peut-être le fantasme ainsi devenu pulsion implique-t-il une satisfaction, mais laquelle ? Je laisse cela en suspens pour aborder la suite, soit l'accent mis sur l'analyste sous son double visage, d'analysant et d'analyste. Ce qui conduit logiquement à interroger le cas de Freud lui-même, point d'origine paradoxal puisqu'il est à la fois un élément de l'ensemble des analystes et celui qui permet à cet ensemble de se constituer, et à ce titre ne pouvant y être inclus :

« Que pour guérir l'hystérique de tous ses symptômes, la meilleure façon soit de *satisfaire à son désir* d'hystérique, qui est, pour nous, à nos regards, elle l'hystérique, de peser son désir comme désir insatisfait, laisse entièrement hors du champ la question spécifique de ce pourquoi elle ne peut soutenir son désir que

8. J. Lacan, *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 816.

9. *Ibid.*, p. 823.

10. C'est le cas de l'inconscient lui-même qui se trouve ne devenir « freudien » qu'avec l'analyse comme complément.

comme désir insatisfait, de sorte que l'hystérie, dirais-je, nous met sur la trace d'un *certain péché originel de l'analyse*. Il faut bien qu'il y en ait un. Le vrai n'est peut-être qu'une seule chose, c'est *le désir de Freud lui-même*, à savoir le fait que quelque chose, dans Freud, *n'a jamais été analysé*<sup>11</sup>. »

C'est ce point qui est repris et précisé dans le texte que nous commentons :

« Inventée par un *solitaire, théoricien incontestable de l'inconscient* (qui n'est ce qu'on croit, je dis : l'inconscient, soit réel, qu'à m'en croire), elle se pratique maintenant *en couple*. »

Ce qui se complète de ce qui suit :

« *Donc il y a l'analyste à compter dans la cure*. Il ne compterait pas, j'imagine, socialement, s'il n'y avait Freud à lui avoir frayé la voie. Freud, dis-je, *pour le nommer lui*. Car nommer quelqu'un analyste, personne ne peut le faire et Freud n'en a nommé aucun. Donner des bagues aux initiés, n'est pas nommer. D'où ma proposition que l'analyste ne *s'historise* que de lui-même : fait patent. Et même s'il se fait confirmer d'une hiérarchie. »

Cela ne peut se comprendre que comme un développement de l'affirmation restée énigmatique du « *péché originel de l'analyse* » de son séminaire, à savoir que la position de Freud lui interdit, contrairement à ceux qui l'ont suivi, de saisir ce point du passage à l'analyste à partir de sa propre cure. C'est le point où Lacan se sépare d'Octave Mannoni en même temps qu'il lui rend hommage pour son étude de l'analyse de Freud avec Fliess dans la « Proposition de 1967<sup>12</sup> ».

11. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, op. cit.*, p. 16.

12. « À l'origine de la psychanalyse, comment ne pas rappeler ce que, d'entre nous, a fait enfin Mannoni, que le psychanalyste, c'est Fliess [...]. En nous rappelant "l'analyse originelle", il nous remet au pied de la dimension de mirage où s'assoit la position du psychanalyste et nous suggère qu'il n'est pas sûr qu'elle soit réduite tant qu'une critique scientifique n'aura pas été établie dans notre discipline. Le titre prête à la remarque que la vraie originelle ne peut être que la seconde, de constituer la répétition qui de la première fait un acte, car c'est elle qui y introduit l'après-coup propre au temps logique, qui se marque de ce que le psychanalysant est passé au psychanalyste. (Je veux dire *Freud lui-même qui sanctionne là de n'avoir pas fait une auto-analyse*.) Je me permets en outre de rappeler à Mannoni que la scansion du temps logique inclut ce que j'ai appelé le moment de comprendre, justement de l'effet produit (qu'il reprenne mon sophisme) *par la non-compréhension*, et qu'à éluder en somme ce qui fait l'âme de son article il aide à ce qu'on comprenne à-côté. » (« Proposition », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 253 ; voir l'article de Mannoni dans *Clés pour l'imaginaire*, Paris, Le Seuil, 1969, p. 115 et suiv.).

Notons-le, c'est aussi tout l'enjeu du débat qui a occupé le cœur de la correspondance des relations entre Freud et Ferenczi, ce dernier acharné à revendiquer la fin de l'analyse pour lui-même mais aussi à refuser que la chose soit exigible de Freud à qui il convient de conserver absolument son statut d'exception.

Saisissons bien l'intérêt de la chose ; la critique « institutionnelle » du passage à l'analyste y trouve une justification d'une toute autre portée puisqu'elle implique la clinique de l'analysant :

« D'où j'ai désigné de la passe cette mise à l'épreuve de l'hystorisation de l'analyse, [...] Je l'ai laissée à la disposition de ceux qui se risquent à témoigner au mieux de la vérité menteuse. »

Notons qu'il y a dans cette préface quelque chose de remarquable – un mensonge peut-être ? – puisqu'il tente de justifier après coup l'introduction de la passe comme une stricte conséquence de sa lecture de l'inconscient freudien, en tant qu'il implique l'analyste.

Mais si Lacan critique la position de Freud, l'homologie lui impose d'en dire un peu plus sur lui, son *hystoire* à lui :

« Maintenant, soit sur le tard, j'y mets mon grain de sel : *fait d'hystoire, autant dire d'hystérie* : celle de mes collègues en l'occasion, cas infime, mais où je me trouvais pris d'aventure pour m'être intéressé à quelqu'un qui m'a fait glisser jusqu'à eux de m'avoir imposé Freud, l'Aimée de ma thèse. »

Je vais pousser ma chanson sur une voie où, pour sûr, vous saurez corriger les excès, mais enfin, comment comprenez-vous cette référence sinon comme, « sur le tard », le moment où Lacan malgré lui s'explique sur ce qui l'a conduit vers Freud, avec la publication de sa thèse sur Aimée, pas exactement décrite par lui comme hystérique ? C'est son *hystoire* à lui et celle de son entrée dans l'analyse comme analysant, particulièrement net lorsqu'il reprend cette écriture la même année en décembre :

« *L'hystorique* n'a en somme pour la faire consister qu'un inconscient, c'est la *radicalement autre*. Elle n'est même qu'en tant qu'autre. Eh bien, c'est mon cas. Moi aussi, je n'ai qu'un inconscient. C'est même pour ça que j'y pense tout le temps. C'en est au point que – je peux vous en témoigner – ceci est au point que je pense l'univers torique et que ça ne veut rien dire d'autre, c'est

que je ne consiste qu'en un inconscient auquel, bien sûr, je pense nuit et jour, ce qui fait que *l'une-bévue* devient inexacte <sup>13</sup>. »

Mais c'est aussi, et du même coup, signaler dans cette préface toute la distance qu'il y a entre 1964 et 1976.

Tentons d'approcher cette « satisfaction » bien présente dans le séminaire, mais celle de la fin sur laquelle il nous faut revenir maintenant.

L'urgence évoque bien des possibilités, mais ici j'improvise, faute d'en saisir les véritables coordonnées. En effet, il est question de cas précis à la fin – « je signale que comme toujours les cas d'urgence m'empêtraient pendant que j'écrivais ça » –, mais dont on ne sait pas plus. Je ne peux m'empêcher d'y lire une certaine ironie avec cette idée présente depuis bien longtemps de l'interprétation du transfert en tant qu'elle vise sa réduction, à l'inverse de l'hypnose qui le produit et l'entretient (voir également sur ce point la dernière leçon du séminaire). Et puisqu'il était question de Ferenczi, je ne peux lire ce passage de « L'insu que sait de l'une-bévue » qu'avec une certaine distance, comme si pour ce Lacan de l'année 1976 il avait pu s'agir de raccourcir les cures, de faire des thérapies brèves, en fonction de son grand âge ; pourquoi pas ?

Si le psychanalyste se dévoue, au vu de sa propre cure, on ne peut regarder cette urgence que comme ce vers quoi il doit en effet tendre dès le début, mais toutefois sans confondre urgence et précipitation.

L'urgence alors concernerait d'abord la demande pressante de s'installer, à quoi pense aussi Lacan : le souci de Lacan à l'endroit de ses élèves en formation date en effet et la publication fort récente, au moment où il écrit cette préface, des textes sur la scission de 1953, ce qui doit être pour quelque chose dans ce rappel <sup>14</sup>.

13. J. Lacan, « L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre », séminaire inédit, leçon du 14 décembre 1976.

14. « La destination donnée à l'Institut nouvellement fondé par la petite équipe qui l'avait prise en main, ne nous a pas paru pouvoir être approuvée, et les conflits survenus entre la direction de cet Institut et les élèves, *rendaient d'extrême urgence que nous ne laissions pas leurs espoirs à l'abandon*, – c'est-à-dire que nous leur assurions l'atmosphère de confiance qu'ils exigeaient pour leur travail » (Lettre au professeur N. Perrotti, publiée dans « La scission de 1953 » [Supplément à *Ornicar?*], n° 7, 1976, p. 117-118).

Mais au-delà, l'urgence doit à mon sens être entendue au sens d'une précipitation fondée cette fois sur le temps logique et la fonction de la hâte au moment de conclure. Les références sont nombreuses et insistantes ; en voici quelques-unes :

« Ce n'est donc pas en raison de quelque contingence dramatique, gravité de l'enjeu, ou émulation du jeu, que le temps presse ; *c'est sous l'urgence du mouvement logique que le sujet précipite* à la fois son jugement et son départ, le sens étymologique du verbe, la tête en avant, donnant la modulation où la tension du temps se renverse en la tendance à l'acte qui manifeste aux autres que le sujet a conclu <sup>15</sup>. »

« Aussi bien avons-nous démontré, en un sophisme exemplaire du temps intersubjectif <sup>16</sup>, la fonction de la hâte dans la précipitation logique où la vérité trouve sa condition indépassable.

*Rien de créé qui n'apparaisse dans l'urgence, rien dans l'urgence qui n'engendre son dépassement dans la parole* <sup>17</sup>. »

« Au moins maintenant pouvons-nous nous contenter de ce que tant qu'une trace durera de ce que nous avons instauré, il y aura *du psychanalyste à répondre à certaines urgences subjectives*, si le qualifier de l'article défini était trop dire, ou bien encore trop désirer <sup>18</sup> » (1966).

Il est clair que cette urgence, si elle prend son sens à la fin, était inscrite dès le début. La satisfaction peut sans doute dès lors être entendue comme la satisfaction de l'accomplissement de ce bouclage, « happy end » en somme, au nom de laquelle l'analysant devenu analyste accepterait de remettre en circuit, pour un autre, le temps logique du déchiffrement de la pulsion freudienne.

15. J. Lacan, *Écrits*, op. cit., p. 206.

16. Cf. « Le temps logique ou l'assertion de certitude anticipée », voir *Cahiers d'art*, 1945 (note de Lacan).

17. J. Lacan, *Écrits*, op. cit., p. 241.

18. *Ibid.*, p. 236.